

Brice Laurent
Michael Baker
Valérie Beaudouin
Nathalie Raulet-Croset

Innovation et participation

Approches critiques

Brice Laurent, Michael Baker, Valérie Beaudouin, Nathalie Raulet-Croset (Dir.), *Innovation et participation. Approches critiques*, Paris, Presses des Mines, Collection Sciences sociales, 2018

© Presses des MINES - TRANSVALOR, 2018

60, boulevard Saint-Michel - 75272 Paris Cedex 06 - France

presses@mines-paristech.fr

www.pressedesmines.com

ISBN : 978-2-35671-535-7

© Photo de couverture : Gilles Mustar

Dépôt légal : 2018

Achevé d'imprimer en 2018 (Paris)

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et d'exécution réservés pour tous les pays.

Innovation et participation

Approches critiques

Collection Sciences sociales

Responsable de la collection : Cécile Méadel
Centre de sociologie de l'innovation (www.csi.mines-paristech.fr)

Jérôme Denis. *Le travail invisible des données. Éléments pour une sociologie des infrastructures scripturales*

Christine Barats, Julie Bouchard et Arielle Haakenstad. *Faire et dire l'évaluation. L'enseignement supérieur et la recherche conquis par la performance*

Céline Borelle. *Diagnostiquer l'autisme. Une approche sociologique*

Fabien Granjon, Venetia Papa et Gökçe Tuncel. *Mobilisations numériques. Politiques du conflit et technologies médiatiques*

Alexandra Bidet, Caroline Datchary et Gérald Gaglio. *Quand travailler c'est s'organiser. La multi-activité à l'ère numérique*

Gwenaële Rot et François Vatin. *Au fil du flux. Le travail de surveillance-contrôle dans les industries chimique et nucléaire*

Le Velly Ronan. *Sociologie des systèmes alimentaires alternatifs*

Collectif CSI. *Capitalization*

Auray Nicolas. *L'Alerte ou l'enquête*

Patrick Castel, Léonie Hénaut et Emmanuelle Marchal. *Faire la concurrence*

Mélanie Dulong de Rosnay. *Les Golems du numérique*

Michel Peroni. *Devant la mémoire. Une visite au Musée de la mine «Jean-Marie Somet» de Villars*

Alaric Bourgoïn. *Les Équilibristes. Une ethnographie du conseil en management*

Catherine Rémy et Laurent Denizeau (dir.). *La Vie, mode mineur*

Florian Charvolin, Stéphane Frioux, Méa Kamour, François Mélard et Isabelle Roussel. *Un air familier? Sociohistoire des pollutions atmosphériques*

Francesca Musiani. *Nains sans géants. Architecture décentralisée et service Internet*

Michel Callon et al.. *Sociologie des agencements marchands. Textes choisis*

Emmanuel Kessous et Alexandre Mallard (dir.). *La Fabrique de la vente. Le travail commercial dans les télécommunications*

Jérôme Michalon. *Panser avec les animaux. Sociologie du soin par le contact animalier*

Jérôme Denis et David Pontille. *Petite sociologie de la signalétique. Les coulisses des panneaux du métro*

Madeleine Akrich, Michel Callon et Bruno Latour. *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*

Nathalie Darène. *Fabriquer le luxe. Le travail des sous-traitants*

Liliana Doganova. *Valoriser la science. Les partenariats des start-up technologiques*

Geneviève Teil, Sandrine Barrey, Antoine Hennion et Pierre Floux. *Le Vin et l'environnement. Faire compter la différence*

BRICE LAURENT, MICHAEL BAKER, VALÉRIE BEAUDOUIN,

NATHALIE RAULET-CROSET (DIR.)

Innovation et participation

Approches critiques

Postface d'Hervé Dumez

Introduction

RENDRE COMPTE DES TRANSFORMATIONS DE L'INNOVATION

La transformation contemporaine des processus d'innovation est souvent décrite par un ensemble de termes comme «innovation ouverte», «co-création», ou «innovation responsable». Ce nouveau répertoire de description de l'innovation se manifeste dans la littérature scientifique, mais aussi, et peut-être surtout, dans les programmes de politique publique, les stratégies des entreprises, ou encore l'intervention d'organisation de la société civile qui cherchent à faire reconnaître la pertinence des contributions «profanes» à la production de connaissance. Les projets entrepreneuriaux qui visent à créer de la valeur économique à partir des contributions des participants à l'innovation, et souvent décrits dans les termes de l'économie collaborative, peuvent être rattachés à ce mouvement.

Ce livre prend pour objet les pratiques contemporaines de l'innovation, et les multiples façons par lesquelles la participation, à divers titre, est amenée à y jouer un rôle. Que l'innovation soit transformée par la participation, ou la participation par l'innovation, deux postures analytiques semblent possibles. La première pourrait adopter le discours de l'innovation ouverte, et voir dans ces projets un progrès économique et politique, qui permettrait enfin à une plus grande diversité d'acteurs d'intervenir dans les processus d'innovation. L'analyse consisterait alors à identifier les conditions du succès, et les horizons possibles de cette voie de progrès. La seconde approche est le symétrique opposée. Elle consiste à considérer les nouvelles pratiques de l'innovation comme une évolution marginale et peu significative, à montrer que la façade du discours de la «co-création» ou de la «participation» cache, plus ou moins efficacement, la persistance des relations asymétriques entre producteurs et consommateurs de l'innovation.

Cet ouvrage cherche à tracer une autre perspective, susceptible de rendre justice aux pratiques de l'innovation contemporaine telles qu'elles se font, d'analyser leurs conséquences sur les organisations économiques et politiques, et d'identifier des alternatives possibles. L'ouvrage rassemble des contributions des chercheurs de l'Institut Interdisciplinaire de l'Innovation (i3). Tout en s'appuyant sur des disciplines variées (économie, gestion, psychologie et sociologie), les contributions développent une perspective rendant possible des approches critiques renouvelées des relations entre innovation et participation.

UNE APPROCHE EMPIRIQUE DE L'INNOVATION ET DE LA PARTICIPATION

L'approche proposée ici est avant tout empirique. Elle s'intéresse aux pratiques concrètes de l'innovation. Elle peut être caractérisée par quatre dimensions complémentaires :

1. L'étude des relations entre participation et innovation s'appuie ici sur **une analyse fine des dispositifs socio-techniques** rendant possibles la participation. L'anthropologie des techniques a développé des outils pour l'analyse des systèmes sociotechniques qui mettent en évidence les épreuves successives de stabilisation, et les ré-arrangements techniques et sociaux auxquelles ces épreuves débouchent. Ainsi, on peut analyser les outils numériques permettant la collecte d'informations et la production de connaissance par des groupes de patients ou d'amateurs (cf. les chapitres de Madeleine Akrich, et de Valérie Beaudouin), ou encore la rencontre entre des offres et des demandes de biens ou de service sur des plateformes collaboratives (chapitre de Pierre-Jean Benghozi). Les dispositifs techniques analysés dans cet ouvrage comprennent également les lieux de collaboration, ou, comme les désignent Karine Sacépé, Sihem Ben Mahmoud Jouini et Julie Fabbri, les «espaces collaboratifs d'innovation», mais aussi l'ensemble des instruments participatifs rendant possible l'intervention de nouveaux acteurs dans les processus d'innovation. L'analyse des dispositifs socio-techniques peut alors conduire à dresser des typologies d'espaces collaboratifs ou de plateformes, et à se pencher, comme l'invite le chapitre de Ksenia Ermoshina, sur les processus de standardisation, par exemple celui d'un «tiers lieu nomade» comme le hackathon.
2. L'étude de **la fabrication du contenu de l'innovation et de sa valeur** est une seconde caractéristique des travaux rassemblés dans cet ouvrage, qui se penchent tous sur la nature de l'innovation et les modalités de sa mise en valeur pour les acteurs impliqués dans sa production. Certains chapitres mettent en évidence les connaissances produites par des acteurs engagés dans des démarches qui peuvent être qualifiées d'*evidence-based activism*, une notion introduite et mise à profit par Madeleine Akrich. D'autres étudient les processus par lesquels la valeur économique de la collaboration est produite, de façon différente dans différents modèles d'affaire (cf. les chapitres des parties 2 et 3). D'autres enfin, comme le chapitre d'Akil Amiraly et d'Haruki Sawamura consacré à des développements d'énergie photovoltaïques en Inde, se penchent sur l'impact de l'intégration des consommateurs sur la conduite des projets techniques, et sur leurs résultats eux-mêmes. Dans ces contributions, la mise en valeur (économique ou non) de l'innovation n'est pas séparable du contenu même de l'innovation. Au final, comme le suggère Fabian Muniesa dans le dernier chapitre de cet ouvrage, les formes

contemporaines de l'innovation comme l'innovation responsable associent étroitement innovation et finance autour de l'horizon de la création de valeur.

3. Les chapitres de cet ouvrage se penchent sur **la fabrication des individus** voués à participer à l'innovation. Plutôt que de considérer les identités sociales des participants aux processus d'innovation comme des données d'entrée, les contributeurs de cet ouvrage cherchent à analyser leur mise en forme. On peut ainsi montrer comment les pratiques collaboratives dans Wikipedia conduisent à définir des rôles divers pour les participants (comme le montrent Michael Baker et de Françoise Détienne), comment des formes de participation des aides à domicile et des bénéficiaires de l'aide redéfinissent des pratiques de *care* (cf. le chapitre de Nathalie Raulet-Croset et de Sébastien Gand), comment les entreprises engagées dans des projets techniques cherchent à mobiliser des « consommateurs précurseurs » (cf. le chapitre d'Akil Amiraly et d'Haruki Sawamura), ou encore comment l'innovation responsable repose sur la mobilisation de la figure de l'investisseur (chapitre de Fabian Muniesa). Dans cette exploration, la tension entre l'individualisation des participants et la construction des collectifs est un enjeu central. Dans certains cas, les mécanismes étudiés conduisent à l'émergence de collectifs originaux (par exemple des groupes de patients), dans d'autres, c'est la fragmentation des participants en contributeurs individuels qui domine. Cette tension est particulièrement visible dans le cas des activités de création : le chapitre de Thomas Paris problématise un récit qui ferait de la participation (notamment par des dispositifs numériques) un mécanisme de passage de l'individualité du créateur à la construction collective. Alors que la création a toujours été collective, à divers titres, le modèle individuel est en permanence reconstruit.
4. Enfin, l'analyse des pratiques concrètes d'innovation permet aux contributeurs de cet ouvrage de mettre en évidence **la fabrique des organisations politiques et économiques**. Les entreprises peuvent ainsi être transformées, plus ou moins radicalement, par l'innovation responsable, comme le montre le chapitre de Franck Aggeri. L'analyse des infrastructures de l'économie collaborative permet de mettre au jour l'organisation des marchés des plateformes (cf. le chapitre de Pierre-Jean Benghozi), mais aussi les débats politiques auxquelles elles donnent lieu, comme le montre l'exemple de l'introduction d'Uber à Québec (cf. le chapitre de Serge Proulx). Un exemple parlant d'organisation politique et économique est fourni par la ville elle-même. Valérie Fernandez, Gilles Puel et Clément Renaud proposent ainsi de considérer des espaces collaboratifs pour des projets entrepreneuriaux ou de création comme les composantes d'un « assemblage urbain », dont l'analyse permet de mettre au jour la fabrique d'un modèle urbain.

UNE APPROCHE CRITIQUE

En étudiant les conséquences de la participation pour la pratique de l'innovation, et, en retour, sur la fabrique des individus et des collectifs, cet ouvrage propose une approche critique originale. Elle consiste, en premier lieu, à se débarrasser d'une certaine naïveté quant à la valeur des formes participatives de l'innovation. L'innovation « collaborative », « ouverte », ou « participative » n'est pas nécessairement « meilleure » qu'une innovation qui serait « traditionnelle ». D'une part, les pratiques de la participation sont diverses, remplissent des objectifs variés, et peuvent conduire à des changements plus ou moins significatifs. D'autre part, l'innovation collaborative, ouverte ou participative peut donner lieu à un ensemble de difficultés pour les organisations existantes, mal préparées à intégrer de nouvelles demandes, ou à régler des relations marchandes échappant à leur contrôle. En second lieu, l'ouvrage propose de diversifier les lieux de l'innovation et de la participation. L'innovation peut advenir dans des espaces divers, qu'ils soient virtuels ou matériels. La participation n'est pas réservée aux dispositifs dits participatifs, mais se manifestent dans des pratiques de mobilisation sociale et dans des fonctionnements marchands visant à créer de la valeur économique à partir des contributions des utilisateurs. Diversifier les lieux de l'innovation et de la participation permet de tracer des connexions entre ceux-ci. On peut alors mettre au jour des articulations particulières entre des dispositifs sociotechniques, des types d'innovation, des individus, et des organisations. Les quatre grandes parties de l'ouvrage sont chacune consacrées à une de ces articulations.

La première partie rassemble des études de la constitution de communautés en ligne, de patient, d'amateurs ou de contributeurs à l'encyclopédie collaborative Wikipedia. Cette partie dessine une figure de la participation fondée sur des dispositifs numériques, qui permettent la production de connaissances originales associées à celle de nouveaux collectifs (patients luttant pour le traitement des maladies dont ils sont atteints, amateurs d'histoire, ou encore collaborateurs plus ou moins actifs de Wikipedia). Les chapitres de la seconde partie de l'ouvrage analysent les nouveaux espaces de l'innovation souvent désignés comme des « tiers lieux ». Ici, c'est l'organisation spatiale même qui détermine la fabrique de l'innovation, des participants et des organisations, y compris, dans le cas de Shanghai, le modèle de ville lui-même. Les tiers lieux apparaissent alors comme des espaces divers, qui proposent différentes versions de la création de valeur, et dont la standardisation est problématique. La troisième partie examine les rapports entre participation et économie : alors que l'économie collaborative induit des transformations radicales de nombreux secteurs (hôtellerie, transport...), les plateformes sur lesquelles elle repose constituent de nouveaux marchés, les participants à l'innovation deviennent des agents économiques, et les frictions apparaissent entre collaboration et création de valeur, actions collective et individuelle, organisation des marchés et pratiques non réglementées. Enfin,

la quatrième et dernière partie de l'ouvrage rassemble des chapitres examinant des pratiques qualifiées «d'innovation responsable». Les dispositifs étudiés sont des mécanismes d'intégration des usagers, des clients, ou des parties prenantes dans les projets des entreprises ou des administrations. Ils conduisent à envisager de nouveaux rôles pour ces acteurs, qui sont plus ou moins mis en pratique. Ils peuvent être rapprochés d'une certaine ambition démocratique dont la réalisation est ambiguë.

I. PRODUCTION DES COLLECTIFS EN LIGNE

Introduction

Les environnements numériques fondés sur les technologies du web se sont profondément modifiés. Allant au delà de l'échange de messages écrits, par le courrier électronique ou dans les listes de discussion, ils permettent désormais l'émergence et la structuration de collectifs, voire de véritables « communautés de pratiques » (Wenger, 1998) en ligne, souvent distribuées à travers la planète, mais également parfois en relation avec des réseaux existants « offline » (Heaton, Millerand, Crespel, & Proulx, 2011). À titre d'exemple, l'on pourrait citer les forums ou les listes de discussion qui permettent l'entraide, le partage et l'élaboration collective de connaissances dans des collectifs très variés (par exemple, les usagers d'un fournisseur d'Internet, les associations de malades, les historiens amateurs de la Grande Guerre) ou ces forums qui deviennent des instruments pour réaliser un projet commun, dans des espaces de travail collaboratifs, tels que Wikipédia ou la communauté qui co-élabore le langage de programmation « python » (www.python.org/community/). Ces espaces de discussion peuvent aussi, par delà la production de connaissance, être le lieu d'émergence de mouvements activistes (Akrich, 2010). Ainsi, de nombreux collectifs en ligne ont une finalité « épistémique », de production de connaissances, de pratiques, ou d'outils pour une activité épistémique ultérieure, allant de pair avec la production du collectif, du lien social, du sentiment d'appartenance à une « communauté ». *Les collectifs produisent en se produisant.*

Si ces nouveaux « lieux » d'émergence de collectifs, toujours en cours de transformation, comportent des caractéristiques jusqu'ici inédites, – « traces » publiquement visibles, possibilité d'intervenir à distance, à volonté, d'une manière « masquée » par l'anonymat, outils de structuration de discussions, d'expression de sentiments, d'échange d'objets multimédias... –, ils retiennent néanmoins des éléments primordiaux de l'idéologie fondatrice de l'Internet (Beaudouin, 2016) : l'ouverture à tous, quel que soit leurs compétences ou identités, et l'auto-organisation décentralisée (Loveluck, 2015). Allant au-delà de la « netiquette », ces collectifs se dotent souvent de systèmes de règles et d'outils (par exemple des outils pour voter, effacer automatiquement les contributions abusives), et de statuts d'administrateur-modérateur, visant à faire converger le travail collectif, à neutraliser les intrus et à résoudre d'éventuels conflits.

Les communautés épistémiques en ligne peuvent être des lieux d'innovation à double titre : par rapport à leurs modes d'organisation et de travail, en comparaison avec des collectifs habituels, et par rapport à leurs productions, qui créent de la valeur sur les plans sociétaux et économiques. C'est une quasi-certitude que, sans l'existence de ces communautés en ligne, des règles communautaires pour

identifier et neutraliser les « trolls » n'auraient jamais vu le jour, pas plus que l'existence des outils « wiki » ou l'encyclopédie globale Wikipédia.

Les chapitres rassemblés dans cette section de l'ouvrage visent à apporter quelques réponses, dans des cas précis, à des questions liées aux modes d'organisation et de fonctionnement des collectifs en ligne. Quels sont les processus collectifs d'émergence de connaissances et/ou de pratiques nouvelles ? Comment, ces productions collectives, deviennent-elles communément appropriées, « sédimentées » ? Quels sont les modes d'articulation entre savoirs savants et profanes, et comment interagissent-ils avec la construction et la projection des images des compétences de soi et d'autrui ? D'un point de vue développemental, quels rôles occasionnels émergent et comment ? Quelles sont les processus et stratégies de résolution (ou de « dissolution ») de conflits ; sous quelles conditions peuvent-ils être productifs, pour la production commune et la cohésion du collectif ? Quelle articulation entre interventions individuelles, décosues, et collaboration plus intense ?

Les trois chapitres rassemblés dans cette section abordent, en sociologie (Akrich, Beaudouin) et en psychologie ergonomique (Détienne et Baker) l'analyse de l'activité sur les terrains de « collectifs » ou « réseaux » spécifiques, en insistant sur la partie de celle-ci qui se réalise en ligne, dans les domaines de la santé (Akrich), l'entraide technique, la littérature et la mémoire collective (Beaudouin) et l'écriture collective d'articles de Wikipédia (Détienne et Baker).

Pour Akrich et pour Détienne/Baker, l'objet de la recherche est défini à partir de la théorie princeps de Lave et Wenger des « communautés de pratiques », étendue au concept de « communauté épistémique ». Si les deux chapitres d'Akrich et de Détienne/Baker voient les communautés épistémiques comme des lieux de production de connaissances, voire d'apprentissage, résultant de mise en relation des connaissances profanes et expertes, des caractérisations différentes sont proposées. Suivant Haas (1992), pour Akrich une communauté épistémique se caractérise par un double positionnement, à la fois scientifique et politique, au sens de *evidence-based activism*. Pour Détienne et Baker, un collectif en ligne ne peut être qualifié de « communauté épistémique » que dans la mesure où il comporte des « zones de collaboration », d'interaction intense, impliquant un petit nombre de participants, co-produisant des connaissances spécifiques. Quant à Beaudouin, elle considère que le terme « communauté », impliquant au sens strict du terme un sentiment d'appartenance, une vie partagée, des biens communs, etc., a été employé pour des réalités tellement distinctes qu'il en perd son utilité. Ainsi, elle préfère les termes « réseau » ou « collectif », afin d'étudier l'activité telle quelle est distribuée à travers un ensemble d'« espaces » en ligne (de présentation de soi, d'activité collective et d'échange interpersonnel). Quelle que

soit la théorisation de l'objet d'étude, les trois chapitres s'accordent en insistant sur l'articulation entre les formes explicites de régulation des collectifs et l'auto-organisation émergente, et également sur la nécessité de croiser un ensemble de méthodes de recherche, à la troisième personne (analyse quantitative-qualitative des échanges) et à la première personne (entretiens, analyse de narrations de participants aux collectifs).

Chapitre 1

De la participation à l'engagement : communautés en ligne et activisme dans le domaine de la santé¹

Madeleine Akrich

Un certain nombre de travaux ont, depuis une quinzaine d'années, permis d'enrichir la compréhension des différentes formes d'engagement militant dans le domaine de la santé : Epstein (1996), Rabeharisoa & Callon (1999), Barbot (2002), Dodier (2003) parmi d'autres, ont décrit l'émergence de mouvements qui, au delà de l'entraide et de la défense des droits des malades, se sont engagés dans une guerre contre les maladies, notamment le SIDA et les maladies rares, et se sont impliqués dans la recherche de traitements. D'autres auteurs (Brown et al., 2004 ; Dumit, 2006 ; Loriol, 2003 ; McCoy et al., 1992 ; Zavestoski, Brown, Linder, McCormick, & Mayer, 2002) se sont intéressés à des groupes concernés par des questions de santé environnementale ou par des pathologies mal identifiées : ils ont montré que pour obtenir la reconnaissance de leur maladie, ces groupes s'engagent dans la collecte de données, notamment issues de leur expérience personnelle, et s'emploient à intéresser des chercheurs. Plus récemment, nous avons mis en évidence le fait que cet intérêt des associations pour la production de connaissances n'est pas l'apanage de groupes spécifiques mais s'est largement développé (Akrich, Leane, Roberts, & Arriscado Nunes, 2014 ; Edwards, Howlett, Akrich, & Rabeharisoa, 2014 ; Rabeharisoa, Moreira, & Akrich, 2014) : cela nous a conduit à forger le concept d'*evidence-based activism* qui tente de rendre compte de la place centrale occupée par les connaissances dans cette forme d'engagement. Parmi les pratiques qui caractérisent cet *evidence-based activism*, on peut noter : (i) la collecte d'expériences et la construction d'un savoir expérientiel qui permet de donner corps aux groupes concernés et de définir leurs préoccupations ; (ii) l'articulation de ce savoir expérientiel avec des savoirs scientifiques et médicaux qui permet de formuler les préoccupations des patients en des termes entendables

1 Cet article est une version française remaniée de : Akrich, M. (2010). From communities of Practice to Epis-temic Communities: Health Mobilizations on the Internet. *Sociological Research Online*, 15(2). <https://doi.org/10.5153/sro.2152>

par les professionnels et les décideurs. Il s'agit pour ces organisations de prendre part aux réseaux d'expertise sur les problèmes de santé qui les concernent, de manière à faire valoir le point de vue des patients.

Dans cet article, nous nous proposons de revenir sur les conditions d'émergence de ces mouvements en nous intéressant à la dynamique de la participation dans les groupes de discussion électroniques en santé. On a pu constater en France la création d'associations de malades ou d'usagers issus de tels groupes de discussion ou de forums sur Internet : après quelques années de fonctionnement, un sous-ensemble de personnes particulièrement investies dans ces groupes décident de passer à une autre forme d'action. Aucune statistique n'est disponible, mais ce phénomène s'observe sur des questions de santé aussi diverses que le cancer, l'autisme, la césarienne, l'endométriose, le trouble déficit d'attention/hyperactivité (TDAH), l'insuffisance rénale, la maladie de Parkinson, etc. Ces associations présentent un mode d'action correspondant à ce que nous avons appelé *evidence-based activism* : dans leurs sites web par exemple, la recherche et la littérature scientifique occupent une place significative, à côté de témoignages et d'enquêtes mettant en valeur l'expérience des patients. D'où l'hypothèse que nous formulons à savoir que les listes de discussion ou les forums sont un bon lieu pour observer la genèse de ce travail d'articulation entre connaissances formalisées et expérience personnelle à partir duquel se construisent ces nouvelles formes de politisation.

Pour développer notre argumentation, nous nous appuyons sur le cadre défini par les *STS*. Nous nous attacherons à mettre en évidence les processus par lesquels des connaissances et des formes d'expertise sont constituées par des profanes. Les notions de connaissance profane et d'expertise profane sont de plus en plus employées pour rendre compte de la manière dont l'expérience des personnes est traduite et mobilisée dans la rencontre des associations avec les médecins, les chercheurs ou les décideurs. Les connaissances profanes renvoient aux savoirs issus de l'expérience – la connaissance vécue que le malade a de sa maladie – alors que l'expertise profane désigne plutôt le résultat d'une appropriation par des profanes de connaissances scientifiques : les mouvements autour du SIDA, qui, grâce à leur expertise, ont pu intervenir sur la définition des essais cliniques et sur les protocoles de traitement sont considérés comme un cas emblématique de ce point de vue (Barbot, 2002 ; Epstein, 1995). Ces deux notions apparaissent centrales dans l'analyse des mécanismes d'aller et retour entre la recherche confinée et la recherche de plein air, pour reprendre la terminologie proposée par Callon, Lascoumes & Barthe (2001), et dans l'émergence d'une possible démocratie technique.

Cependant, le processus par lequel se constituent ces connaissances profanes ou cette expertise profane n'est que rarement décrit, en partie en raison d'une difficulté

empirique : notre contribution vise à combler ce manque, en tirant parti du terrain d'investigation particulier que sont les listes de discussion. Ce faisant, on cherchera à restituer aux dispositifs techniques de médiation toute leur épaisseur : que le mouvement analysé prenne son origine dans des forums ou listes de discussion électronique n'est pas indifférent ; certaines caractéristiques de ce media peuvent être mises directement en relation avec la manière dont ces groupes se constituent et interagissent ainsi qu'avec la nature de ce qu'ils produisent.

Notre analyse s'appuiera principalement sur les archives de listes de discussion : dans des travaux précédents menés en collaboration avec Cécile Méadel (Akrich & Méadel, 2002, 2007), nous avons collecté les messages d'une trentaine de listes de discussion constituées autour de questions de santé, certaines réunissant des professionnels, d'autres des patients ou usagers de la médecine. Dans cet article, nous nous concentrerons sur un ensemble de listes de discussion consacrées à des thèmes en rapport avec la périnatalité, tout en mobilisant ponctuellement quelques éléments tirés d'autres listes.

Notre démonstration sera scindée en deux grandes parties. Dans un premier temps, nous caractériserons le fonctionnement de telles listes de discussion. Nous montrerons qu'on peut les considérer comme des *communautés de pratique* (Lave & Wenger, 1991), c'est-à-dire des espaces dans lesquels prend place un apprentissage collectif. Cet apprentissage permet, par la confrontation des expériences des personnes entre elles et avec d'autres types de connaissances de constituer un savoir expérientiel et de construire une expertise collective. En particulier, les liaisons entre expériences individuelles, données de la science, et organisation des soins font l'objet d'une analyse poussée, par laquelle s'élabore progressivement une critique argumentée. Dans certains cas, cette expertise et/ou les outils sur lesquels elle s'appuie peuvent faire l'objet d'une publicisation, notamment via un site web, amorçant une première forme de travail politique.

Dans une seconde partie, nous nous intéresserons aux mouvements militants qui émergent de ces listes. Nous verrons que ces mouvements se situent dans la continuité des groupes qui leur ont donné naissance, notamment par la manière dont ils définissent leurs objectifs, par le type de travail dans lequel ils s'engagent, par leur mode de fonctionnement collectif ou les ressources cognitives sur lesquels ils s'appuient. Pour décrire ces mouvements, nous mettrons à contribution la notion de *communautés épistémiques* telle que l'a définie Haas (1992b), c'est-à-dire comme un réseau d'acteurs qui partagent à la fois des orientations politiques, au sens d'une certaine définition des problèmes et des moyens envisageables pour les résoudre et une expertise scientifique ou technique qui forme le socle argumentaire sur lequel doivent reposer les propositions politiques. Ceci nous amènera à étendre ce concept et à nous interroger sur les modalités de constitution de telles communautés épistémiques.

Au delà de cette analyse, l'article se propose de revenir sur la question des relations entre connaissances profanes et expertise profane, c'est-à-dire entre les savoirs issus de l'expérience et l'appropriation par des non-scientifiques des connaissances formelles, relations en partie redéfinies grâce aux possibilités offertes par le média Internet.

MÉTHODES ET OBJETS

Analyser des listes de discussion ou des forums n'a rien d'évident : on se trouve en effet face à des corpus de plusieurs milliers, voire dizaines de milliers de messages. Les travaux qui ont été menés sur ce type de matériau ont tendance à privilégier une analyse de contenu, mais qui, du coup, oblige à se concentrer sur un tout petit échantillon de messages. Par ailleurs, cette approche ne permet pas de saisir la dynamique de constitution du groupe en tant que tel ; or pour qui est familier de ce type d'espaces, il est évident que tous les participants n'occupent pas la même place – ne serait-ce déjà du point de vue de l'intensité de leur participation – au sein du groupe. Dans cet article, nous avons utilisé une pluralité de méthodes, combinant des approches quantitatives et qualitatives. Un travail préliminaire a été mené, grâce à une application développée en collaboration avec Andrei Mogoutov, qui a permis de suivre la dynamique des échanges dans le temps, de mesurer la participation des membres, d'évaluer le caractère plus ou moins collectif des discussions, de repérer certains intervenants à la participation remarquable. Par ailleurs, l'utilisation de fonctions simples comme la fonction *recherche* permet de sélectionner des corpus de messages contenant tel ou tel mot, telle ou telle expression. À partir de cette sélection, on peut soit réaliser des traitements statistiques qui permettent d'évaluer l'importance d'une thématique dans les discussions, soit plonger dans une analyse de contenu : comme on le verra, ces deux options ont été mises à profit dans cette recherche. Enfin, ces approches « à distance » ont été complétées par des entretiens effectués avec un certain nombre de créateurs ou modérateurs de ces listes, voire de simples participants (une dizaine dans le cas de la périnatalité) et la participation active de l'auteur à l'une des liste de discussion. Cette combinaison de méthodes est une exigence liée au sujet qui nous occupe : il s'agit à la fois de caractériser globalement l'activité des listes, leur mode de fonctionnement et de rentrer dans le détail des échanges, afin de comprendre la constitution de ces nouveaux mouvements et des connaissances sur lesquelles ils s'appuient.

Les groupes auxquels nous nous intéressons se sont constitués autour d'une expérience commune en rapport avec la santé : ce peut être celle d'une maladie, celle d'un processus physiologique important comme la grossesse ou l'accouchement, ou encore celle d'une certaine manière d'envisager sa santé, comme le recours aux médecines alternatives. Sur les serveurs de listes comme Yahoo par exemple,

le groupe fait l'objet d'une courte présentation assortie des liens permettant l'inscription. Echange, partage, soutien, entraide sont les maîtres mots de ces invitations à participer aux collectifs. La question de l'accès à l'information médicale et scientifique apparaît néanmoins présente : les listes ont aussi pour objectif de donner des réponses aux questions que se posent leurs membres et de les tenir au courant des développements des connaissances. Tout comme dans les self-help groups (Borkman, 1999 ; Weiner, 1994) auxquels les listes semblent s'apparenter à première vue, les fondateurs ont trouvé leur motivation dans une expérience personnelle difficile, ou en tout cas particulière, qui les a amenés à penser comme insatisfaisante la manière dont le monde médical traite les personnes confrontées au même type de problème ou d'expérience. S'ils sont dans une position critique, cela ne les amène pas pour autant à utiliser les voies classiques de la mobilisation : il ne s'agit pas, en première instance, de constituer un mouvement social qui irait porter des revendications sur la place publique, mais plutôt d'équiper les individus pour les rendre plus solides face à la maladie ou face aux médecins, voire d'engager une réflexion sur les conditions du changement. Dans plusieurs cas, un site Web créé par un individu pour rendre accessible aux autres son expérience et/ou les connaissances qu'il a rassemblées sert de détonateur : quelques internautes intéressés prennent contact avec lui, une discussion s'engage et une décision est prise dans un second temps d'ouvrir ces échanges à l'extérieur en installant une liste de discussion sur un serveur. Il apparaît donc un léger décalage entre le point de réflexion auquel sont arrivés ceux qui prennent l'initiative de créer la liste et la manière dont l'invitation à participer est formulée : comme nous le verrons dans la suite, ce décalage est souvent un élément de dynamique des échanges, même s'il peut parfois conduire à des conflits ou simplement amener les fondateurs à se désinvestir d'un groupe qui prend une direction différente de celle qu'ils avaient anticipée (Akrich & Méadel, 2012).

COMMUNAUTÉS DE PRATIQUE, COMMUNAUTÉS D'EXPÉRIENCE

Le concept de communautés de pratique a été créé pour rendre compte de modalités négligées d'apprentissage et de construction des connaissances : l'apprentissage est souvent pensé comme l'internalisation d'un savoir externe par un individu, interprétation qui repose sur une définition étroite du savoir ; celui-ci est considéré comme étant de nature intellectuelle, séparable des personnes et des activités et, en ce sens, quelque chose qui peut être transmis entre un émetteur et un récepteur. Par contraste, pour Lave et Wenger, la connaissance est construite au travers d'un dialogue entre les savoirs tacites et les savoirs explicites ; ils insistent sur le caractère incorporé, distribué et pragmatique de la génération de savoir : la production de connaissances s'effectue à l'intérieur de groupes informels relativement autonomes, des *communautés de pratique*, formées de personnes qui sont engagées dans des activités similaires et qui communiquent de façon

régulière à propos de ces activités. L'apprentissage individuel et collectif apparaît ainsi encastré dans le partage sans cesse réactivé de pratiques, de ressources organisationnelles, d'une culture commune qui se reconstruit en permanence au fil des interactions.

«Activities, tasks, functions, and understandings do not exist in isolation; they are part of broader systems of relations in which they have meaning. These systems of relations arise out of and are reproduced and developed within social communities, which are in part systems of relations among persons. The person is defined by as well as defines these relations. Learning thus implies becoming a different person with respect to the possibilities enabled by these systems of relations. To ignore this aspect is to overlook the fact that learning involves the construction of identities.» (Lave & Wenger, 1991)

Alors qu'au départ, Lave et Wenger se sont intéressés à des domaines dans lesquels la place des connaissances formelles était limitée (bouchers, quartier maîtres de la marine, sages-femmes, tailleurs, alcooliques anonymes), Amin & Cohendet (2004) ont étendu l'utilisation du concept à des activités comme celle de la recherche ou à des milieux comme ceux de l'entreprise, combinant ainsi l'anthropologie des apprentissages avec la sociologie des sciences et de l'innovation.

Les listes de discussion comme communautés de pratique

La caractérisation des communautés de pratique s'articule autour de trois éléments : une définition partagée de ce qui fait l'identité du groupe ; des relations mutuelles simples et intenses ; l'existence d'objets communs, élaborés de manière implicite – sorte de produits dérivés des échanges – ou de manière explicite, qui soutiennent et transforment le groupe et/ou les individus à l'intérieur du groupe.

À la différence d'un forum, une liste de discussion forme un groupe clos (seules les personnes inscrites ont accès aux messages) et dans lequel les individus sont clairement identifiés : même s'ils utilisent des pseudonymes, ceux-ci viennent en complément d'une identification par les véritables nom et prénom. De plus, un rituel de présentation s'est généralisé assez rapidement sur la plupart des groupes : la personne qui s'inscrit doit rédiger un paragraphe explicitant ses motivations et l'inscription n'est souvent validée qu'après assentiment du modérateur, voire de l'ensemble du groupe.

La liste se donne comme finalité de rassembler des individus qui ne s'expriment qu'au nom d'eux-mêmes et à partir de leur expérience, quelle qu'elle soit, et qui mettent au second plan leurs attaches professionnelles et/ou politiques : «on attend des membres qu'ils parlent de ce qu'ils *sont*, plutôt que de ce/ceux

qu'ils *représentent*», explique le propriétaire d'un groupe. Pour autant, l'échange ne se limite pas à l'évocation d'une expérience intime, et inclut de plein droit l'expression de positions vis à vis des pratiques médicales et de l'organisation des soins.

Par cette procédure de présentation et de débat éventuel autour des candidatures, le groupe se construit une identité partagée qui ne doit cependant pas être considérée comme un point fixe, donné d'emblée, mais apparaît en perpétuelle (re)construction : nous avons montré ailleurs (Akrich & Méadel, 2012) comment au travers des activités de régulation du groupe et notamment lors de discussions sur les comportements admissibles et sur les manières de réguler ceux qui ne le sont pas est en jeu précisément l'identité du groupe.

Par nature, les listes de discussion, lorsqu'elles sont actives, connaissent des échanges soutenus et qui se passent de précautions introductives. Cette fluidité est évidemment liée au medium : le coût d'entrée dans une discussion est sur le plan technique faible. Les messages peuvent être courts ou longs, et peuvent s'appuyer sur les messages précédents, ce qui limite le travail de reprise et d'explicitation. La continuité des échanges – et du groupe – est en quelque sorte évidente : dans la plupart des listes, les salutations explicites marquent seulement l'entrée dans le groupe ou la sortie, c'est-à-dire la première apparition après une inscription, la désinscription, voire le départ et le retour de vacances ; tout se passe comme si l'on avait affaire à une conversation en continu, la continuité spatiale créée par l'enchaînement des messages se substituant à la continuité temporelle. Il n'y a pas non plus d'obligation de participation, et les conditions sont favorables à des formes de *peripheral participation* (Lave & Wenger, 1991) qui permettent aux nouveaux venus de faire l'apprentissage du groupe et de son fonctionnement.

En première approximation, on peut considérer que la production d'objets communs est consubstantielle à l'activité même de la liste dans la mesure où les échanges se font sous une forme écrite, durable, et que l'unité minimale de production n'est pas le message, mais bien la discussion qui, seule, confère une signification au message : on peut même dire que la communauté n'existe qu'au travers de la production d'un objet discursif collectif, à l'exception des quelques réunions physiques qui permettent à un sous-ensemble de participants de se rencontrer. Le fait que des éléments d'une discussion passée soient repris des semaines, voire des mois plus tard, atteste de ce rôle que joue le corpus dans la construction du groupe.

Cependant, l'interface technique est souvent un obstacle à cette appropriation du corpus et limite sa portée en tant qu'objet constitutif du groupe ; la recherche de messages et la reconstitution des discussions sont des opérations pénibles –

le chercheur peut sans doute plus que quiconque en témoigner. Nous verrons toutefois dans la suite que les listes ont mis en place tout un ensemble de stratégies pour contourner ces difficultés.

Nous constatons donc que, formellement, les listes de discussion présentent toutes les caractéristiques de communautés de pratique. En sont-elles réellement, c'est-à-dire constituent-elles des environnements propices à l'apprentissage collectif et à la production de connaissances? C'est en tout cas l'hypothèse formulée par Amin & Cohendet: bataillant contre l'indifférenciation de la notion de communautés de pratique à leurs yeux peu productive, ils ont construit une typologie des communautés de pratique qui distingue, parmi quatre modèles de communautés, des communautés caractérisées par le *virtual knowing*, c'est-à-dire dont les interactions se font à distance grâce aux technologies de l'information et de communication: à l'intérieur de ce groupe, l'une des deux configurations observées correspond très précisément à notre objet d'étude, à savoir des groupes d'échange et de soutien en ligne dans le domaine de la santé. S'il faut louer l'intuition des auteurs, force est de reconnaître que l'analyse, basée sur la relecture de l'article de Josefsson (2005), n'est qu'esquissée, en particulier sur la question de savoir ce qui engage les participants dans un apprentissage collectif, voire dans la production de connaissances. Par ailleurs, il reste à démontrer que le format des interactions, à distance par l'intermédiaire d'un médium électronique, suffit à créer une spécificité de ces groupes par rapport à d'autres groupes qui interagiraient en face à face.

Dans la suite, nous allons décrire et analyser les formes d'apprentissage qui prennent place dans ces listes de discussion en essayant de montrer ce en quoi le format électronique des échanges influe sur la nature des apprentissages en cause. Il ne nous semble pas possible de prétendre à une généralisation tous azimuts de ce modèle, et c'est la raison pour laquelle, afin d'en spécifier la définition, nous suggérons le terme de *communauté d'expérience*, dans la mesure où l'expérience partagée – au double sens d'une expérience commune par laquelle chacun est passé et d'une expérience que l'on partage avec les autres – constitue la toile de fond sur laquelle se construisent les échanges.

Échanges d'expériences: de l'individu au collectif

Le partage d'expériences – érigé comme l'une des finalités des listes – représente une part significative des messages mais revêt des formes diverses: cela peut aller du récit de vie assez long lorsqu'une personne rejoint la liste, à des commentaires sur l'effet de certains traitements, en passant par la narration d'événements ponctuels que ceux-ci concernent les relations avec

les médecins, les proches, les collègues ou le conjoint, ou l'explicitation d'une manière spécifique de gérer tel ou tel problème. Ces échanges peuvent être motivés par le besoin de communiquer, de chercher du réconfort, mais aussi par le besoin de recevoir des avis ou des conseils. En réponse à ces demandes, d'autres expériences sont relatées, commentées, ré-analysées par d'autres participants, de sorte qu'à partir de ces expériences individuelles prend place un apprentissage croisé : tout un travail interprétatif se met en place, qui a bien sûr pour fin d'aider les personnes mais dont l'effet déborde de ce cadre. Ces discussions sont l'occasion de voir s'affronter des versions différentes de ce qu'est le problème en cause, de ce que doivent être les relations entre médecins et patients par exemple, et de voir se dégager des options morales, au sens large, propres à la liste. Par exemple, dans la liste consacrée à la naissance, la capacité des parents à prendre des décisions sur les modalités du suivi de grossesse et de l'accouchement, l'idée selon laquelle la mère et l'enfant sont les acteurs principaux d'un accouchement pensé comme un événement *a priori* physiologique, la possibilité d'une émancipation par rapport au monde médical représentent des postulats partagés explicitement par beaucoup d'intervenants et peu remis en cause dans les discussions : ils colorent assez nettement les interprétations proposées et les avis exprimés.

À côté des témoignages spontanés, on observe aussi des appels spécifiques au rassemblement des expériences, avec l'hypothèse que le cumul des témoignages permet d'avoir une vision englobante des questions. La constitution de ces corpus obéit à deux types de motivation : il s'agit pour un individu particulier de recueillir une information riche, diversifiée qui lui permette d'avoir une vision d'ensemble des options possibles et d'ajuster au mieux ses choix et ses actions. Dans d'autres cas, le collectif, en tant que rassemblement d'individus placés dans des situations analogues et ayant des problèmes communs, est explicitement le bénéficiaire désigné de ce travail. Un effort constant pour articuler entre elles des expériences individuelles et construire une forme de généralisation est donc à l'œuvre. La transformation de l'expérience en connaissance expérientielle ne va pas de soi : Borkman (1976) fait une différence entre ce qui relève de l'information expérientielle – « *isolated, unorganized bits of facts and feelings upon which a person has not reflected* » (p. 447) – et le savoir expérientiel qui suppose une forme de réflexivité sur sa propre expérience. Les listes de discussion apparaissent comme des lieux privilégiés pour la construction de ce savoir expérientiel : l'information expérientielle est partagée grâce aux témoignages, aux récits faits par les participants ; de surcroît, la forme écrite et numérique se prête particulièrement bien au développement d'une réflexivité collective, notamment au travers de l'entrecroisement des commentaires, des rapprochements, comparaisons possibles et de la constitution de corpus qu'elle permet.

Noier des expériences et des savoirs

Au delà de ces échanges d'expériences personnelles, le format électronique ouvre d'autres possibilités, par sa capacité à transporter et/ou à lier toutes sortes d'écrits, voire de documents multimédia (interviews audio, documents vidéo). La circulation de textes produits à l'extérieur – articles, prises de position, documents d'information, discussions dans d'autres enceintes (listes ou forum) – est importante. Circulent principalement des récits d'expérience – livres de témoignages, sites, blogs, forums – des articles dans la presse grand public, des ouvrages ou des articles traduisant une prise de position « politique » au sens large, mais aussi et très largement des livres à contenu médical ou des articles scientifiques.

Il existe sur les listes toute une activité plus ou moins routinière de transmission d'informations sur les derniers développements scientifiques, sur les politiques publiques et sur l'évolution des pratiques médicales et des traitements. Certains participants assurent informellement un rôle de veille scientiico-politique, voire de traduction, et leurs messages s'apparentent plutôt à une sorte de chronique en continu sur des questions susceptibles de concerner des co-listiers. Dans certains cas, comme celui de l'autisme décrit par Méadel (2006), la discussion des textes est un des mécanismes par lesquels se constitue l'identité du groupe marqué par une opposition forte aux théories psychanalytiques.

Cependant, pour une part importante, les références à des sources externes s'insèrent dans le cours des discussions ordinaires de la liste, contribuant à cette texture particulière aux échanges électroniques qui enchevêtrent inextricablement des registres ailleurs souvent séparés (Battaia, 2016 ; Landqvist, 2016). La manière dont cet entremêlement se produit est variée : dans certains cas, c'est en réponse à une interrogation explicite que des citations ou des références sont produites. L'information peut être aussi amenée pour apaiser une inquiétude, ou rouvrir des possibilités trop vite exclues, par exemple lorsqu'une jeune femme en fin de grossesse n'imagine pas échapper à la césarienne si son bébé refuse de se retourner avant l'accouchement.

Enfin, la discussion peut procéder par allers et retours entre expériences individuelles, connaissances formalisées et même implications politiques au sens large. Cette dynamique peut être favorisée par la composition du groupe : le fait que certains membres, notamment le groupe fondateur, soient porteurs d'une interrogation plus ou moins critique à l'égard du monde médical ou de l'organisation de la santé est un élément central. La diversité des membres en est un autre : sur la liste autour de la Naissance, la présence d'un petit nombre de professionnels en pleine réflexion par rapport aux pratiques médicales et de personnes ayant l'expérience de pays étrangers a grandement facilité l'articulation

Les auteurs

Franck Aggeri est professeur de management à Mines ParisTech, et chercheur au Centre de Gestion scientifique de Mines ParisTech (CGS-i3). Il est co-responsable de la chaire Mines Urbaines et chroniqueur pour Alternatives Economiques.

Madeleine Akrich est sociologue, directrice de recherche à Mines ParisTech au Centre de Sociologie de l'Innovation (CSI-i3).

Akil Amiraly est chercheur au Centre de Recherche en Gestion de l'École Polytechnique (CRG-i3).

Michael Baker est Directeur de Recherche au CNRS en sciences du langage et en psychologie, rattaché à l'UMR 9217, Institut Interdisciplinaire de l'Innovation, à Télécom ParisTech (SES-i3).

Valérie Beaudouin est chercheuse en sciences sociales à Télécom ParisTech, directrice d'étude, au sein du département Sciences Economiques et Sociales (SES-i3).

Sihem Ben Mahmoud-Jouini est Professeure Associée à HEC et chercheur au GREGHEC. Elle est titulaire de la Chaire HEC-Orange Management de l'Innovation et globalisation.

Pierre-Jean Benghozi est directeur de recherche au CNRS et professeur à l'École polytechnique (CRG-i3). Il est Membre du Collège de l'Autorité de régulation des communications électroniques et des postes (ARCEP).

Françoise Détienne est chercheuse en Psychologie Ergonomique, directrice de recherche CNRS, au sein du département Sciences Economiques et Sociales de Télécom Paris Tech (SES-i3).

Ksenia Ermoshina est sociologue, chercheuse postdoctorale au Citizen Lab, Université de Toronto, et chercheuse associée à l'Institut des Sciences de Communication CNRS.

Julie Fabbri est professeur assistant à emlyon business school, chercheur associé au Centre de Recherche en Gestion (CRG-i 3) et vice-présidente de RGCS.

Valérie Fernandez est Professeur en Economie du numérique et Management de l'innovation à Télécom ParisTech (SES-i3).

Sébastien Gand est maître de conférences à Sciences Po Grenoble, chercheur au CERAG, Université Grenoble Alpes. Il a été enseignant-chercheur au Centre de Gestion Scientifique de Mines ParisTech (CGS-i3) de 2009 à 2016.

Brice Laurent est sociologue, chargé de recherche à Mines ParisTech au Centre de Sociologie de l'Innovation (CSI-i3).

Fabian Muniesa est sociologue, maître de recherche à Mines ParisTech au Centre de Sociologie de l'Innovation (CSI-i3).

Thomas Paris est chargé de recherches en économie et gestion au CNRS (GREG HEC), chercheur associé au Centre de Recherche en Gestion de l'Ecole polytechnique (CRG-i3), et professeur affilié à HEC Paris.

Serge Proulx est professeur émérite en communication de l'UQAM et professeur associé à Télécom ParisTech (SES-i3).

Gilles Puel est Professeur en Géographie et Aménagement du Territoire à l'Université de Toulouse.

Nathalie Raulet-Croset est professeure à l'IAE de Paris, Université Paris 1, membre du Gregor. Elle a été chercheure au Centre de Recherche en Gestion (CRG-i3) de 1995 à 2017.

Clément Renaud est Post-doctorant en Sciences de Gestion et en Géographie à l'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne.

Karine Sacépé est doctorante au Centre de Recherche en Gestion de l'Ecole polytechnique (CRG-i3) et Consultante en Management de l'innovation au sein du département Innovation & Design d'Altran.

Haruki Sawamura est doctorant au Centre de Recherche en Gestion de l'Ecole polytechnique (CRG-i3).

Table des matières

| | |
|---|-----------|
| INTRODUCTION | 7 |
| I. PRODUCTION DES COLLECTIFS EN LIGNE | 13 |
| INTRODUCTION | 15 |
| CHAPITRE 1 - DE LA PARTICIPATION À L'ENGAGEMENT : COMMUNAUTÉS EN LIGNE ET ACTIVISME DANS LE DOMAINE DE LA SANTÉ..... | 19 |
| <i>Madeleine Akrich</i> | |
| CHAPITRE 2 - PARTICIPATION EN LIGNE : COLLECTIF ET TERRITOIRE..... | 41 |
| <i>Valérie Beaudouin</i> | |
| CHAPITRE 3 - ZONES DE COLLABORATION, RÔLES INTERACTIFS ET RÉGULATION DE CONFLITS : COMPRENDRE LA NATURE DE LA PARTICIPATION DANS WIKIPEDIA | 59 |
| <i>Françoise Détienne et Michael Baker</i> | |
| II. LES LIEUX DE LA PARTICIPATION | 71 |
| INTRODUCTION | 73 |
| CHAPITRE 4 - DIFFUSER UNE CULTURE DE LA CRÉATIVITÉ À TRAVERS UN « ASSEMBLAGE » DE LIEUX : LE CAS DE SHANGHAI | 75 |
| <i>Valérie Fernandez, Gilles Puel et Clément Renaud</i> | |
| CHAPITRE 5 - HACKATHONS CIVIQUES COMME TIERS-LIEUX NOMADES : AGENCEMENTS LOCAUX D'UN FORMAT « HORS SOL » | 91 |
| <i>Ksenia Ermoshina</i> | |
| CHAPITRE 6 - LES MODÈLES ÉCONOMIQUES DES ESPACES COLLABORATIFS D'INNOVATION | 109 |
| <i>Karine Sacépé, Sihem Ben-Mahmoud-Jouini et Julie Fabbri</i> | |

| | |
|---|---------|
| III. PARTICIPATION ET ÉCONOMIE | 131 |
| INTRODUCTION..... | 133 |
| CHAPITRE 7 - ÉCONOMIE COLLABORATIVE ET PLATEFORMES : «UN POUR TOUS OU TOUS POUR UN»?..... | 135 |
| <i>Pierre-Jean Benghozi</i> | |
| CHAPITRE 8 - CONTROVERSES AUTOUR DE L'ÉCONOMIE DITE COLLABORATIVE : INNOVATION PARTICIPATIVE, EMPRISE DU MARCHÉ, FAIBLESSE DE LA RÉGULATION... | 155 |
| <i>Serge Proulx</i> | |
| CHAPITRE 9 - L'ÉCONOMIE DE LA CRÉATION : ENTRE DICTATURE ET PARTICIPATION | 169 |
| <i>Thomas Paris</i> | |
| IV. INNOVATION RESPONSABLE | 185 |
| INTRODUCTION..... | 187 |
| CHAPITRE 10 - LA PARTICIPATION TRANSFORMÉE PAR L'INNOVATION RESPONSABLE... | 189 |
| <i>Franck Aggeri</i> | |
| CHAPITRE 11 - <i>CARE</i> ET SERVICES AUX PERSONNES ÂGÉES : DES RESPONSABILITÉS ÉTAGÉES..... | 205 |
| <i>Sébastien Gand et Nathalie Raulet-Croset</i> | |
| CHAPITRE 12 - LA FABRIQUE DE L'USAGER ÉCLAIRÉ | 221 |
| <i>Akil Amiraly et Haruki Sawamura</i> | |
| CHAPITRE 13 - INNOVATION, FINANCE ET DÉMOCRATIE : UNE RELATION PROBLÉMATIQUE..... | 235 |
| <i>Fabian Muniesa</i> | |
| POSTFACE - DYNAMIQUES DE L'INNOVATION ET PARTICIPATION | 247 |
| BIBLIOGRAPHIE | 249 |
| LES AUTEURS | 279 |

Suite des titres de la collection Sciences Sociales

- Dominique Boullier, Stéphane Chevrier et Stéphane Juguet, *Événements et sécurité. Les professionnels des climats urbains*
- Jérôme Bourdon, *Histoire de la télévision sous de Gaulle (nouvelle édition augmentée)*
- Cyril Lemieux, *Un président élu par les médias ?*
- Fabien Granjon et Julie Denouël (dir.), *Sociologie des usages des TIC*
- Anne-France de Saint Laurent-Kogan et Jean-Louis Metzger (dir.), *Où va le travail à l'ère du numérique ?*
- Alexandre Mallard, *Petit dans le marché. Une sociologie de la Très Petite Entreprise*
- Madeleine Akrich, Yannick Barthe, Fabian Muniesa et Philippe Mustar (dir.), *Débordements. Mélanges offerts à Michel Callon*
- Madeleine Akrich, Yannick Barthe et Catherine Rémy (dir.), *Sur la piste environnementale. Menaces sanitaires et mobilisations profanes*
- Cyril Lemieux, *La Sociologie sur le vif*
- Annemarie Mol, *Ce que soigner veut dire. Repenser le libre choix du patient*
- Madeleine Akrich, Cécile Méadel et Vololona Rabeharisoa, *Se mobiliser pour la santé. Des associations de patients témoignent*
- Alain Desrosières, *Pour une sociologie de la quantification. L'Argument statistique I*
- Alain Desrosières, *Gouverner par les nombres. L'Argument statistique II*
- Michel Armatte, *La Science économique comme ingénierie. Quantification et modélisation*
- Antoine Savoye et Fabien Cardoni (dir.), *Frédéric Le Play. Parcours, audience, héritage*
- Frédéric Audren et Antoine Savoye (dir.), *Frédéric Le Play et ses élèves. Naissance de l'ingénieur social*
- Fabien Granjon, *Reconnaissance et usages d'internet. Une sociologie critique des pratiques de l'informatique connectée*
- Bruno Latour, *Chroniques d'un amateur de sciences*
- Marcel Calvez, avec Sarah Leduc, *Des environnements à risques. Se mobiliser contre le cancer*
- Vololona Rabeharisoa et Michel Callon, *Le Pouvoir des malades. L'association française contre les myopathies et la recherche*
- Sophie Dubuisson et Antoine Hennion, *Le Design: l'objet dans l'usage. La relation objet-usage-usager dans le travail de trois agences*
- Françoise Massit-Folléa, Cécile Méadel et Laurence Monnoyer-Smith (eds.), *Normative Experience in Internet Politics*
- Madeleine Akrich, João Nunes, Florence Paterson & Vololona Rabeharisoa (eds.), *The Dynamics of Patient Organizations in Europe*
- Maggie Mort, Christine Milligan, Celia Roberts & Ingunn Moser (eds.), *Ageing, Technology and Home Care: New Actors, New Responsibilities*



Co-création», « innovation ouverte » ou « innovation responsable » sont quelques-uns des nouveaux attendus de l'innovation. Ce nouveau répertoire de l'innovation est utilisé dans les entreprises, les pouvoirs publics et les organisations de la société civile. Il se traduit par des instruments (plateformes numériques, espaces collaboratifs, etc.) voués à renouveler les relations entre l'innovation et ses publics, et qui permettent d'envisager l'innovation comme un processus participatif.

Comment se manifeste la participation dans les processus d'innovation ? Quelles en sont les conséquences économiques et politiques ? L'innovation est-elle transformée par la participation ?

Les travaux de l'Institut Interdisciplinaire de l'Innovation (i3) sont mis à contribution dans cet ouvrage pour répondre à ces questions. À travers l'analyse détaillée d'exemples relatifs aux communautés en ligne, aux tiers lieux, aux impacts économiques des formes participatives de l'innovation et aux effets de l'injonction à « l'innovation responsable », cet ouvrage invite à entreprendre une étude critique des relations entre innovation et participation.